



L'S.K. beau
Philippe Lacadée

« La psychanalyse change, [...] c'est un fait »¹, et il convient, dès lors, de faire sa place à ce que le dernier enseignement de Lacan propose, soit un nom nouveau pour l'inconscient. Dans son écrit « Joyce le Symptôme »² Lacan avance le néologisme *le parlêtre*, prophétisant qu'il remplacera le mot freudien de l'inconscient. Jacques-Alain Miller propose de le prendre « comme index de ce qui change dans la psychanalyse au XXI^e siècle, quand elle doit prendre en compte un *autre* ordre symbolique et un *autre* réel que ceux sur lesquels elle s'était établie.»³ Il note aussi qu'avec le concept *sinthome* se traduit un déplacement de celui de symptôme de l'inconscient au *parlêtre* : « [...] le symptôme en tant que formation de l'inconscient structuré comme un langage, c'est une métaphore, un effet de sens, induit par la substitution d'un signifiant à un autre. En revanche, le sinthome d'un parlêtre, c'est un événement de corps, une émergence de jouissance ».⁴ J.-A. Miller pointe alors le vocable *Escabeau* emprunté à « Joyce le symptôme » avec lequel Lacan ouvre un nouveau chemin à la sublimation proposée par Freud et permettant, comme l'indique Hervé Castanet avec ses deux livres, *La sublimation* et *S.K. Beau*⁵, de sortir de la dérive de la « psychanalyse appliquée » à la culture. H. Castanet déploie « une clinique *pragmatique* où l'usage singulier et l'intervention particulière prime sur le formatage universalisant. »⁶ Les textes de ses deux essais mettent au travail le concept de *sublimation*, selon le dernier enseignement de Lacan épinglé par l'équation que propose J.-A. Miller : *sublimation* = *escabeau*⁷. H. Castanet avec talent rend hommage au travail des artistes faisant valoir « un savoir – généralement insu d'eux-mêmes – qui implique la psychanalyse. »⁸ Cette dernière se trouve mise à la question : « l'énigme étant de son côté »⁹. On trouve dans ces deux livres de Castanet, dont je recommande vivement la lecture, des textes littéraires, des manifestes d'avant-garde, des tableaux pris *à la lettre*, permettant à l'auteur une thèse forte : « La *psychanalyse impliquée* oblige à une rigoureuse *politique des conséquences* – soit que les artifices des semblants et les constructions de simulacres ne peuvent faire l'économie d'un *réel* à l'œuvre. »¹⁰ Castanet note que ce réel est *cause*, précisant que « Mots, images, concepts en sont des traitements.[...] Le savoir de l'artiste touche précisément à ce *réel de la cause*. »¹¹

¹ Miller J.- A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le réel mis à jour, au XXI^e siècle*, Collection Huysmans, Paris, 2014, p. 306.

² Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 565.

³ Miller J.- A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 312.

⁴ *Ibid.*, p. 313.

⁵ Castanet H., *La sublimation. L'artiste et le psychanalyste*, Anthropos, 2014.

et Castanet H., *S.K.beau*, Éditions de la différence, Paris, 2011.

⁶ Castanet H., « Avant propos », *La sublimation. L'artiste et le psychanalyste, op. cit.*, p. 5.

⁷ Lacan J., « Notice de fil en aiguille par Jacques-Alain Miller », *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 208.

⁸ Castanet H., « Avant propos », *op. cit.*, p. 6.

⁹ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits, op. cit.*, p. 13.

¹⁰ Castanet H., « Avant propos », *op. cit.*, p. 6.

¹¹ *Ibid.*

Une phrase connue de Lacan, datée de 1965, nous sert de mise en garde pratique, précise Castanet : « [...] se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie. C'est précisément ce que je reconnais dans le ravissement de Lol V. Stein, où Marguerite Duras s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne. »¹² Dans ce même texte, Lacan ajoute une balise : *recupérer l'objet par son art*, tel est le travail de l'artiste – sa sublimation. C'est en cela que l'œuvre porte un pouvoir d'enseignement et qu'en place d'objet *a*, elle trouve son tranchant. « [...] puisque cet objet, elle [M. Duras] l'a déjà récupéré par son art. »¹³ Dans *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Lacan avait donné une théorie complète de la sublimation qu'une affirmation résume : « et la formule la plus générale que je vous donne de la sublimation est celle-ci – elle élève un objet [...] à la dignité de la Chose. »¹⁴ J.-A. Miller indique que cette Chose qui traduit *das Ding* freudienne est « cette réalité muette [...] – à savoir la réalité qui commande, qui ordonne »¹⁵. La sublimation est une élévation, une « opération ascensionnelle »¹⁶ – une *Aufhebung*. En 1975, Lacan invente le mot « S.K.beau »¹⁷ (à lire *escabeau*) pour qualifier l'esthétique de James Joyce¹⁸. « S.K.beau » est réemployé ici, nous dit H. Castanet, « avec sa typographie étonnante, pour dénuder ce *réel* auquel l'artiste se confronte et que les possibles sublimations voilent : au cœur du beau (du vrai, du bon, du parfait, du sublime...), toujours ce S.K. énigmatique, hors sens. »¹⁹ L'*escabeau* psychanalytique, c'est « ce sur quoi le *parlêtre* se hisse, monte *pour se faire beau*. C'est son piédestal qui lui permet de s'élever lui-même à la dignité de la Chose. [...] L'*escabeau*, c'est un concept transversal. Cela traduit d'une façon imagée la sublimation freudienne, mais à son croisement avec le narcissisme. [...] L'*escabeau* est la sublimation, mais en tant qu'elle se fonde sur le *je ne pense pas* premier du parlêtre. Qu'est-ce que c'est que ce *je ne pense pas* ? C'est la négation de l'inconscient par quoi le parlêtre se croit maître de son être. Et avec son *escabeau*, il ajoute à cela qu'il se croit un maître beau. Ce qu'on appelle la culture n'est pas autre chose que la réserve des *escabeaux* dans laquelle on va puiser de quoi se pousser du col et faire le glorieux. »²⁰

Voici le bougé entre 1960 et 1975. « La *Chose* est présentée comme une sphère fermée, close sur elle-même, pur silence – la sphère céleste et Dieu ne sont pas loin. L'*escabeau*, lui, est beaucoup plus modeste – on s'y hisse mais pas bien haut ! Il est plutôt bricolé et relève du tordu et non du droit ou du rond. »²¹ nous précise H. Castanet. Ce n'est pas une métaphore mais une différence quant à la structure : « [...] le réel du droit, c'est le tordu, [...] le tordu l'emporte sur le droit, [...] le droit n'est qu'une espèce du tordu. »²² L'*escabeau* est le réel de la sphère, affirme Lacan : « Je dis ça pour m'en faire un, et justement d'y faire déchoir la sphère, jusqu'ici indétrônable dans son suprême d'*escabeau*. Ce pourquoi je démontre que l'*S.K.beau* est premier parce qu'il préside à la production de sphère. »²³ Le corps des sujets parlants y est engagé, nous dit H. Castanet, ce que précisera J-A Miller dans son texte

¹² Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, op. cit., p. 192-193.

¹³ *Ibid.*, p. 195.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil. 1986, p. 133.

¹⁵ *Ibid.*, p. 68.

¹⁶ Lacan J., « Notice de fil en aiguille par Jacques-Alain Miller », op. cit., p. 209.

¹⁷ Lacan J., « Joyce le Symptôme », op. cit., p. 565.

¹⁸ Aubert J., « Ulysse. Introduction à l'esthétique de James Joyce », *Études anglaises*, Paris, Éditions Didier-Érudition, n° 46, 1973. J. Aubert a consacré l'ouvrage à cette esthétique pour laquelle Joyce voulait rédiger un grand traité. Il aurait dû paraître en 1917. Joyce l'abandonnera.

¹⁹ Castanet H., « Avant propos », op. cit., p. 7.

²⁰ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », op. cit., p. 313.

²¹ Castanet H., « Avant propos », op. cit., p. 7.

²² *Ibid.* H. Castanet cite J.-A. Miller dans « Notice de fil en aiguille par Jacques-Alain Miller », *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome* p. 209, qui remarque ce que dit Lacan dans son séminaire : « Comment concevoir une droite qui à l'occasion se tord ? C'est évidemment un problème que soulève ma question du réel » p. 137.

²³ Lacan, J., « Joyce le Symptôme », op. cit., p. 565.

« L'inconscient et le corps parlant ». « L'S.K.beau c'est ce qui conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. »²⁴

J.-A. Miller propose un parallèle entre le *sinthome* et l'escabeau. « Qu'est-ce qui foment l'escabeau ? C'est le parlêtre sous sa face de jouissance de la parole. C'est cette jouissance de la parole qui donne naissance aux grands idéaux du Bien, du Vrai et du Beau. Le *sinthome*, en revanche, comme symptôme du parlêtre, lui, tient au corps du parlêtre. Le symptôme surgit de la marque que creuse la parole quand elle prend la tournure du dire et qu'elle fait événement dans le corps. L'escabeau est du côté de la jouissance de la parole qui inclut le sens. En revanche, la jouissance propre au *sinthome* exclut le sens. »²⁵

Si Lacan s'est passionné pour James Joyce et spécialement pour son ouvrage *Finnegans Wake*, nous dit J.-A. Miller, « c'est en raison du tour de force – ou de farce – que cela représente d'avoir su faire converger le symptôme et l'escabeau. Exactement, Joyce a fait du symptôme même, en tant que hors sens, en tant qu'inintelligible, l'escabeau de son art. Il a créé une littérature dont la jouissance est aussi opaque que celle du symptôme, et qui n'en demeure pas moins un objet d'art, élevé sur l'escabeau à la dignité de la Chose. »²⁶

Notre rubrique *Escabeau* souhaite inviter les lecteurs d'Ironik à se faire les passeurs de l'escabeau des créateurs. Certains artistes sont « des fabricants d'escabeaux destinés à faire de l'art avec le symptôme, avec la jouissance opaque du symptôme. Et l'on serait bien en peine de juger ce qu'il en est de l'*escabeau-symptôme* au gré de la clinique. »²⁷ On peut se demander si la musique, la peinture, les Beaux-Arts ont eu leur Joyce. Pour ce qui est de ce que l'on appelait les Beaux-Arts, l'initiateur fut peut-être un certain Marcel Duchamp. H. Castanet démontre comment chaque artiste face à sa rencontre avec le réel nommé par Lacan S.K.Beau, « dénoue et renoue l'image ou le mot ou le concept pour en faire traitement. Ce traitement est *sublimation*. »²⁸ Avec son *sinthome*, soit la façon de bricoler singulièrement avec l'incurable du réel, chacun de ces créateurs veut grimper sur l'escabeau de l'œuvre. Faire de son symptôme un escabeau pour mettre au jour la jouissance opaque du symptôme. Comment un auteur joue de son symptôme pour en faire œuvre d'art ? Et pour le dire en termes freudiens, l'escabeau est évidemment un fait de sublimation. De quoi le lecteur ou le spectateur se satisfait-il et décide de le faire passer à d'autres. « Les escabeaux sont là pour faire de la beauté, parce que la beauté est la défense dernière contre le réel. Mais une fois les escabeaux renversés, brûlés, il reste encore au parlêtre analysé à démontrer son savoir-faire avec le réel, son savoir en faire un objet d'art, son savoir dire, son savoir le bien dire. »²⁹

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 314.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 315.

²⁸ Castanet H., *op. cit.*, p. 8.

²⁹ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 315.